



***The “Un-Happy Ending”*: Reviewing
the Cinema of Frank Capra
de Vito Zagarrío
Bordighera, 2011**

Compte rendu de Andrée Lafontaine

The “Un-Happy Ending”: Reviewing the Cinema of Frank Capra de Vito Zagarrío est le premier volume de la nouvelle série Saggistica à paraître chez Bordighera, maison d’édition dédiée à promouvoir la culture diasporique italienne en Amérique. En un peu moins de 200 pages, le livre condense la dissertation doctorale de l’auteur, défendue il y a plus de quinze ans sous la direction de Robert Sklar.

L’auteur poursuit ici de façon à peine couverte une longue querelle entamée il y a deux décennies avec Joseph McBride, premier biographe de Capra. C’est bien connu, les querelles ne sont jamais plus acerbes que lorsqu’elles opposent des frères d’armes. À cet effet, Zagarrío et McBride présentent tous deux un portrait psychologisant de Capra. Mais alors que le Capra de McBride était un personnage sombre, incapable d’assumer le succès auquel il avait durement travaillé, celui de Zagarrío ne laisse surgir son pessimisme qu’inconsciemment, « malgré lui ».

Zagarrío conteste ainsi l’image convenue de Capra, celle du maître incomparable de l’optimisme dont les films populistes reposent sur un sentimentalisme facile et sirupeux. Attirant l’attention du lecteur vers les premières œuvres, Zagarrío présente avec justesse une vision du monde beaucoup plus sombre et cynique. Même lorsque la fin heureuse arrive à affirmer la communion entre individu et la société, celle-ci intervient, selon Zagarrío, tel un *deus ex machina* improbable. Sous le couvert de feux d’artifices, Capra laisse ainsi entrevoir, à son corps défendant, une noirceur beaucoup plus profonde. L’ampleur des catastrophes physiques et existentielles présentées est tellement grande, affirme Zagarrío, que

le spectateur ne peut que demeurer envahit d'un vif sentiment de précarité. Dans ce contexte, la conclusion heureuse se transforme en malheur déguisé (le « *unhappy ending* ») et le rêve américain tourne au cauchemar, tel un « monstre émergeant de l'inconscient » (124).

Ce n'est pas tant le portrait en clair-obscur que nous présente Zagarrío qui dérange que sa prétention à identifier ce qui relève du conscient et de l'inconscient. Plusieurs affirmations à cet effet laissent perplexe, notamment lorsque l'auteur traite des « lapsus » (*Freudian slips*) présents dans *Flight* (1929) et *It Happened One Night* (1934), de la « critique involontaire » (70) du capitalisme dans *That Certain Thing* (1928) ou des « messages semi-conscients » (56) se cachant dans l'œuvre. Zagarrío ne fournit aucune source ou argument justifiant une telle (psych)analyse, mais il y a lieu de se demander si cela serait même possible et si l'hypothèse n'était pas minée d'avance.

L'absence évidente de réviseurs chez Bordighera résulte en un grand nombre de coquilles et d'erreurs syntaxiques, rendant la lecture inutilement laborieuse. À titre d'exemple, on retrouve ce paragraphe quasi-incompréhensible:

« Again the drama serves the comic resolution. It is a fact, though, that even in these 'green' and secondary films, Capra sometimes 'melts the make up' (as with Don's make up, melted by the rain) to America, revealing an interesting portrait of his homeland. An America to which Capra has often ruined the maquillage, the superficial covering, giving way to the deeper wrinkles, less easy to hide, the most dramatic cracks; an America to whom the filmmaker (*sic*) has always checked the pulse, to to (*sic*) whom has given his most powerful images » (125).

Au fil des pages, Zagarrío passe aisément d'une approche méthodologique à une autre sans tenter d'imposer une grille d'analyse unique à une œuvre s'étendant sur plus de 35 ans. Ce parti pris « démocratique » lui permet en outre d'aborder plusieurs films « hors norme », films souvent négligés des commentateurs.